

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1935

THÈSE

N°

897

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Edmond GÉRARD

Né le 24 juin 1908, à Aïn-Temouchent (Oran)

L'Actualité et les Psychoses

Président : M. HENRI CLAUDE, Professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUVE ET C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1935

708

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1935

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Edmond GÉRARD

Né le 24 juin 1908, à Aïn-Temouchent (Oran)

L'Actualité et les Psychoses

Président : M. HENRI CLAUDE, Professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUBE ET C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1935

DOYEN.. G. ROUSSY

I. — PROFESSEURS

MM.

Anatomie	ROUVIERE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	R. DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET.
Clinique médicale	BEZANÇON.
	CARNOT.
	CLERC.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
	CUNÉO.
Clinique chirurgicale	GOSSET.
	GRÉGOIRE.
Clinique ophtalmologique	LENORMANT.
Clinique urologique	TERRIEN.
	MARION.
Clinique d'accouchements	BRINDEAU.
	COUVELAIRE.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	PROUST.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGEANT.
Clinique de la tuberculose	N.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
	HOVELACQUE.
Professeurs sans chaire	MULON.
	OLIVIER.
	VERNE.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

BÉNARD (H.) .. Pathologie médicale.
 BERNARD (E.). Pathologie médicale.
 BOULIN Pathologie médicale.
 BULLIARD Histologie.
 CATHALA Pathologie médicale.
 CHEVALLIER .. Pathologie médicale.
 DOGNON Physique.
 FEY Urologie.
 GALLIARD Parasitologie.
 GASTINEL Bactériologie.
 DE GAUDART D'ALLAINES.. Pathologie
 chirurgicale.
 GAYET Physiologie.
 GIROUD Histologie.
 HAGUENAU ... Pathologie médicale.
 HALPHEN Oto-rhino-laryngologie.
 HAZARD Pharmacologie.
 HUGUENIN Anatomie pathologique.
 JOANNON Hygiène.
 LABBÉ (Henri).. Chimie biologique.
 LACOMME Obstétrique.

MM.

LANTUÉJOUL .. Obstétrique.
 LAROCHE (G.).. Pathologie médicale.
 LEMAIRE Pathologie expérimentale.
 LEVEUF Pathologie chirurgicale.
 M^{lle} J. LÉVY ... Pharmacologie.
 LÉVY-VALENSI. Neurologie et Psychiatrie.
 MOREAU Pathologie médicale.
 MOULONGUET.. Pathologie chirurgicale.
 MOUQUIN Pathologie médicale.
 OBERLING Anatomie pathologique.
 PETIT-DUTAILLIS. Pathologie chirurgicale.
 PIÉDELIEVRE .. Médecine légale.
 PORTES Obstétrique.
 RICHET Physiologie.
 SANNIÉ Chimie biologique.
 SÈNEQUE Pathologie chirurgicale.
 TROISIER Pathologie expérimentale.
 TURPIN Pathologie médicale.
 VIGNES Obstétrique.
 WILMOTH Pathologie chirurgicale.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

ALGLAVE Pathologie chirurgicale.
 BUSQUET Pharmacologie.
 CHAILLEY-BERT. Physiologie.

MM.

LEROUX Anatomie pathologique.
 NEVEU-LEMAIRE. Parasitologie.
 ZIMMERN Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

MM.		MM.	
ABRAMI.	} Clinique médicale.	BASSET.	} Clinique chirurgicale.
ALAJOUANINE.		BROCQ	
AUBERTIN.		CADENAT.	
BRULÉ.		GATELLIER.	
CHABROL.		HEITZ-BOYER.	
CHIRAY.		MOCQUOT.	
DONZELOT.		MOURE.	
DUVOIR.		QUÉNU.	
HARVIER.		SCHWARTZ.	
LIAN.		VELTER.	
VALLERY-RADOT			
(Pasteur).			
SÉZARY.			
MM.	} Clinique obstétricale.		
ÉCALLE.			
GUÉNIOT.			
LE LORIER.			
LÉVY-SOLAL.			
METZGER.			

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.	
CHAILLEY-BERT, agrégé ...	Éducation physique.
LEDoux-LEBARD	Radiologie clinique.
WEIL-HALLÉ	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA MERE

A NOTRE MAITRE

M. LE DOCTEUR LÉVY-VALENSI

Professeur agrégé à la Faculté
Médecin de l'Hôtel-Dieu

*Qu'il nous soit permis de lui exprimer
ici nos remerciements et notre respectueuse
reconnaissance, pour l'honneur qu'il nous
a fait en nous confiant l'exécution de ce
travail et pour les sages conseils qu'il
nous a donnés.*

A M. LE DOCTEUR LOGRE

Médecin de l'Infirmerie spéciale près la Préfecture de Police

*Qui a bien voulu nous fournir des
observations inédites et dont l'aide nous
a été si précieuse dans la composition de
ce travail.*



Digitized by the Internet Archive
in 2026

L'Actualité et les Psychoses

INTRODUCTION

Quelle est l'influence de l'actualité sur les psychoses ?

Les fait-elle naître ?

Est-elle la cause occasionnelle qui déclenche les manifestations d'une affection latente jusque-là ?

Ou bien se borne-t-elle à fournir aux malades la matière de leurs thèmes délirants ?

Telles sont les questions que nous nous poserons devant les quelques malades dont nous présentons les observations.

Mais nous nous intéresserons aussi, le cas échéant, au comportement du malade, aux réactions qu'il peut présenter lorsqu'il est ainsi soumis à l'influence des événements extérieurs.

Ces réactions qui n'ont plus que la valeur d'un symptôme dès le jour où le psychopathe se trouve interné, pouvaient encore la veille de son internement constituer des réactions médico-légales et anti-sociales de conséquences parfois très sérieuses.

On nous pardonnera donc si le moment venu nous nous y arrêtons un peu.

Cette question de l'influence des événements sur les psychopathies s'est déjà posée maintes fois.

Si l'on en croit l'histoire et la rumeur publique, les cataclysmes de la nature et les graves perturbations sociales passent pour être grands générateurs de psychoses.

Mais il n'est pas seulement de « notoriété publique » que les inondations, les disettes, les tremblements de terre, les éruptions, les guerres et les révolutions, soient généralement suivies de l'apparition de troubles mentaux : les auteurs classiques l'admettaient généralement.

Esquirol nous apprend que l'aliénation mentale prit un accroissement subit, au Pérou, après la conquête des Européens, ainsi qu'en Amérique, après la guerre de l'Indépendance ; en Angleterre, au début du XVIII^e siècle ; en France pendant la Révolution.

Outre ces exemples offerts par l'histoire des peuples, les auteurs nous en fournissent de particuliers, en grand nombre ; sur 113 aliénés à antécédents entièrement connus, chez 30 d'entre eux, Pinel attribue la détermination de la folie aux événements de la révolution ; à la retraite de Moscou, on constata dans les glorieux débris de l'Armée de nombreux cas de folie. Pinel cite le cas d'un jeune soldat devenu subitement aliéné pendant une action sanglante lors

des guerres de la République, en voyant son frère frappé mortellement à côté de lui : ramené chez lui dans un état de stupeur profonde, sa vue réagit sur son autre frère, qui à son tour devient fou.

Esquirol nous montre encore l'exemple d'une femme devenue folle par suite des événements de 1815. Demazy cite le cas d'une femme devenue folle par suite des événements de 1830 ; elle apercevait du sang, des blessés, des morts, elle guérit au bout de dix mois par un accès d'agitation.

Delasiauve nous offre l'observation d'un malade rechuté par suite des événements de 1848 ; il voit partout des soldats insurgés.

Ferrus parle d'un jeune soldat devenu stupide à la suite de son premier combat et qui guérit après un accès d'« agitation extravagante ».

Quesnoy cite le cas d'un militaire devenu « stupide et analgésiaque » à la suite d'une blessure à la jambe.

Ces citations nous donnent un aperçu des opinions professées sur ce sujet par l'ensemble des psychiatres d'une époque. Il y aurait peut-être quelque intérêt à examiner plus en détail la pensée d'auteurs qui ont soutenu que des psychoses durables pouvaient naître sous la seule influence des événements.

Nous citerons deux de ces psychiatres.

Brierre de Boismont a cru observer la naissance de nombreuses aliénations mentales à la suite des journées de 48.

Voici ce qu'il écrit dans un chapitre de son livre
« Des hallucinations » :

« Comme les conceptions délirantes, les hallucina-
« tions sont le reflet des idées dominantes de l'épo-
« que.

« En dépouillant les 1146 observations de notre
« établissement et surtout les 861 que nous avons
« nous-même rédigées depuis l'année 1848, nous
« avons pu faire cette remarque lors des événements
« qui se sont accomplis à la révolution de février et
« après les terribles combats de juin ; à peine les der-
« niers coups de feu étaient-ils tirés, que je reçus dans
« mes deux établissements plusieurs victimes de cette
« révolution qui était arrivée beaucoup trop vite
« comme l'a très bien dit un ministre du temps.

« En général, ces premiers aliénés étaient tristes,
« abattus, mélancoliques (lypémaniques), ils croyaient
« qu'on voulait les massacrer, les assassiner.

« Un d'eux, homme d'un grand savoir, auteur de
« plusieurs ouvrages estimés, immobile, l'œil fixe,
« proférait à peine une parole, il était convaincu
« qu'on allait le jeter dans un égout pour l'y étouffer
« et cette affreuse menace résonnait sans cesse à ses
« oreilles. Un autre s'écriait à chaque instant : « Les
« voilà ; ils enfoncent la porte, ils vont me fusil-
« ler ».

« Chez plusieurs c'étaient des voix menaçantes qui
« leur répétaient qu'on allait les guillotiner eux et
« leurs parents, ou bien ils entendaient des détona-
« tions continuelles d'armes à feu.

« Les malades de cette catégorie appartenaient en
« très grand nombre à la classe bourgeoise, à celle
« qui par son travail, son intelligence et sa persévé-
« rance est parvenue à se créer une position et une
« aisance que tant d'autres voudraient avoir sans se
« donner aucun mal. Pour échapper à ces malheurs
« beaucoup de ces infortunés cherchaient à se détruire.
« Il fallait une surveillance de tous les instants pour
« les empêcher de mettre à exécution leurs sinistres
« projets. Plusieurs d'entre eux s'apercevant qu'ils
« n'étaient jamais perdus de vue, prirent la résolu-
« tion de se laisser mourir de faim. On ne saurait se
« faire une idée de l'énergie que déploient les alié-
« nés de cette catégorie. Sur six d'entre eux qui
« s'imaginaient être de grands criminels, ou ruinés
« ou dénoncés par leurs voisins, deux ont succombé
« malgré la sonde œsophagienne.

« Un de ces derniers nous a présenté une singulière
« illusion que nous avons depuis plusieurs fois ren-
« contrée. Ce malade s'était persuadé qu'on lui avait
« maçonné l'œsophage et que par conséquent tout
« passage était fermé aux aliments. «... Comment,
« s'écriait-il, voulez-vous qu'un homme vive, quand
« on lui introduit la nourriture par les voies respira-
« toires, vous m'étoufferez et je serai bientôt mort ».
« Je ne tardai pas à observer une nouvelle série
« d'aliénés qu'on aurait pu appeler *l'épreuve des*
« *idées nouvelles*.

« Ceux-ci ne marchaient plus la tête basse, l'œil
« morne, leur regard était fier, exalté, joyeux, ils

« parlaient sans cesse, faisaient des mémoires, des
« constitutions, se proclamaient de grands person-
« nages, les sauveurs de la patrie, ils étaient géné-
« raux, membres du pouvoir exécutif et leurs hallu-
« cinations se ressentaient de ces dispositions de leur
« esprit ; aussi n'insisterons-nous pas davantage sur
« ces malades qui appartiennent à une autre catégorie.
« Vinrent les journées de juin. Les aliénés de cette
« seconde époque présentèrent plusieurs cas de folie
« furieuse. Ceux qui en étaient atteints, voulaient
« tuer, massacrer, fusiller tout le monde ; ils ne ces-
« saient de pousser des gémissements, de crier : A la
« garde ! à l'assassin ! Leurs hallucinations reprodui-
« saient les bruits et les émotions du combat. Ils
« étaient dans un état d'exaltation impossible à
« décrire.

« Le plus grand nombre de ces malades étaient des
« monomanes tristes, des mélancoliques.

« A l'imitation de ceux de la catégorie correspon-
« dante de février, ils parlaient de mort, de guillo-
« tine, de ruine, de pillage, d'incendie, de viol. Les
« scènes effrayantes qu'ils avaient eues sous les yeux
« les avaient plongés dans une sorte de stupeur. Une
« dame disait :

« Avant cette affreuse révolution, j'étais d'un
« caractère gai ; mais comment garder la raison lors-
« qu'on craint à chaque instant pour la vie des siens,
« pour leur fortune, qu'on a la certitude de tout
« perdre ?

« Ce sont les événements qui m'ont mise dans l'état

« où je suis. J'éprouve des frayeurs extrêmes ; je frissonne au moindre mouvement, au plus léger bruit ; je voudrais me raisonner mais je n'en ai pas la force ».

« Depuis douze ans que ces lignes ont paru, nous n'avons rien à y changer ; nous pourrions même leur donner une suite car nous continuons encore à recevoir des aliénés dont le mal remonte à ces déplorables dissensions ; mais ce qu'on vient de dire suffit pour établir non seulement l'influence des idées dominantes sur le genre de délire, mais aussi l'extrême prédominance des impressions tristes dans la lypémanie.

— Dans une note où il répond par avance aux critiques l'auteur ajoute :

« Nous n'ignorons pas qu'on a dit que ces individus seraient devenus aliénés par d'autres causes ; nous avons déjà répondu dans le temps à cette objection. »

Nous ne nous occuperons pas davantage de ces critiques ni de la réponse que l'auteur leur fit. Essayons seulement de résumer cette étude :

Si nous saisissons bien sa pensée, Brierre de Boismont a voulu montrer que les événements étaient cause de psychopathies, et en manière de preuve, il fait voir que ces psychoses survenues au moment même de la révolution reflétaient exactement dans leurs manifestations hallucinatoires et délirantes, l'impression dominante qui leur avait donné naissance. C'est ainsi que les malades d'origine bourgeoise qui

avaient tout perdu dans cette révolution et qui par suite en avaient reçu des impressions tristes, versaient dans la lypémanie, tandis qu'un certain nombre d'individus que l'auteur appelle très joliment « l'épreuve des idées nouvelles » en avaient reçu des impressions de jubilation et de puissance et faisaient, à cause de cela, des crises d'excitation et de délire du genre mégalomaniaque. De même ceux qui avaient pris une part active à la révolution ou qui avaient assisté aux combats devenaient fous furieux.

Le Dr Hospital, médecin de l'asile de Clermont-Ferrand, prétend lui que la guerre de 1870 a élevé le nombre des cas de folie en France. Et dans un article paru en 1875 dans les *Annales médico-psychologiques* il écrit :

« Les événements terribles qui ont bouleversé la
« France en 1870 et 1871 ont eu entre autres funestes
« résultats celui de déterminer un grand nombre de
« cas d'aliénation mentale. Les sombres épisodes de
« la guerre, les crises politiques qui les ont précédés,
« les luttes ardentes de la tribune et des clubs, la
« diversité d'opinions, les revers auxquels on n'était
« pas habitué, l'invasion territoriale et la dévastation
« qui en a été la suite, les levées générales, les migra-
« tions, les privations, les fatigues, les intempéries,
« les maladies épidémiques, l'amour-propre en jeu,
« l'ambition déçue, les intérêts généraux et particu-
« liers, les appréhensions pour les biens de famille et
« ceux de l'affectuosité, en un mot tout cela fondant

« coup sur coup sur un peuple nerveux et impression-
« nable, qui naguère se regardait comme le premier
« du monde et tous ces événements se succédant avec
« une rapidité vertigineuse, étaient de nature à ébran-
« ler bien des intelligences et à en faire sombrer un
« certain nombre ; aussi le chiffre des cas de folie
« s'est-il positivement accru à cette époque. Les
« départements envahis qui ont de beaucoup le plus
« souffert donnent le contingent le plus élevé ; puis
« viennent ceux qui n'ont eu à souffrir qu'un simple
« retentissement des calamités de la guerre.

« On peut dire que toutes les classes de la société,
« tous les états, les deux sexes et presque tous les
« âges ont été plus ou moins atteints. Après nos pre-
« miers désastres auxquels on était si loin de s'atten-
« dre, il y eut une sorte de stupeur générale ; le pays
« était dans l'inquiétude, l'oppression, l'attente ;
« l'armée elle-même malgré son esprit excellent,
« devant l'inutilité de ses efforts se ressentit de cette
« torpeur ; ainsi les fièvres thyphoïdes s'y dévelop-
« pèrent et emportèrent rapidement au milieu d'acci-
« dents ataxiques un grand nombre de malades ».

Cet auteur qui semble aussi admettre que les acci-
dents ataxiques de la fièvre typhoïde étaient dus ici au
sentiment de torpeur éprouvé par les soldats devant
tant d'événements catastrophiques, conclut en ces
termes, après avoir cité des cas rapportés par lui-
même et par d'autres aliénistes :

« En résumé, la plupart de nos observations recon-
« naissent comme causes initiales, les derniers événe-

« ments, soit comme détermination soit comme
« aggravation, soit incidemment comme épiphéno-
« mènes rattachés indirectement ».

On ne peut être plus affirmatif, et pourtant ce psychiâtre reconnaît un peu plus loin dans le même article que :

« Le nombre des aliénés renfermés dans les asiles
« aux époques citées plus haut n'avait pas sensible-
« ment augmenté ».

Toutefois il ne pense pas que cette constatation soit de nature à infirmer sa thèse et il explique :

« Cela est vrai au premier abord, et pour l'asile de
« Clermont-Ferrand en particulier, le contingent a
« été inférieur à celui des autres années ; mais en y
« réfléchissant, on retrouve des causes à cet apparent
« état stationnaire. Pendant la guerre et surtout
« durant l'invasion, les préoccupations qui en résul-
« taient et les appréhensions qui en étaient la suite
« avaient détourné momentanément l'attention de la
« question des aliénés ; puis un peu plus tard les
« communes redoutant de se gréver, surtout à un
« moment où le salut de nos armes nécessitaient
« d'impérieux sacrifices, laissaient errer un peu à
« l'abandon quelques aliénés qui, sans être précisé-
« ment dangereux auraient été en temps ordinaire
« séquestrés et traités ».

Quant aux opinions des auteurs modernes sur cette question, elles sont moins affirmatives pour ce qui est de l'action déterminante de l'événement.

On reconnaît volontiers que les déraillements de chemin de fer, les incendies, la guerre et en général les événements de caractère brutal et effrayant, déterminent parfois chez les individus qui y ont participé des états confusionnels ou émotifs d'apparition brutale.

Mais on admet aussi que ces états sont dans la plupart des cas transitoires, et ne laissent pas de trace durable, du moins chez les sujets qui étaient normaux antérieurement.

Il y a pourtant des cas où l'on a vu des troubles psychiques importants s'installer pour un temps plus ou moins long. La guerre de 1914 en a donné de nombreux exemples, et le professeur G. Dumas a fait sur ce sujet une étude très complète. Dans son livre : *Troubles mentaux et troubles nerveux de guerre*, il étudie d'une part, des troubles mentaux de toute nature colorés par la guerre ou indirectement provoqués par elle, et d'autre part des troubles mentaux confusionnels, provoqués par les émotions et les commotions. Voici ce qu'il en dit au début de son livre :

« La guerre peut exercer des influences très diverses
« sur les différentes variétés de troubles mentaux.
« Tantôt elle les colore simplement, en donnant la
« matière de ses thèmes délirants à un malade qui,
« suivant toute apparence, aurait déliré sans elle et
« qui délirait quelquefois avant l'ouverture des hosti-
« lités. Tantôt elle agit d'une façon plus profonde,
« encore qu'indirecte, en provoquant des accès passa-

« gers d'excitation ou de dépression, de mélancolie,
« de neurasthénie, par les fatigues, les surmenages
« physiques et moraux, les changements d'hygiène,
« d'habitudes, de milieu et les préoccupations de
« toute nature qu'elle entraîne. D'autres fois enfin,
« la guerre agit directement sur les systèmes ner-
« veux par l'horreur que soulèvent certaines scènes
« de bataille comme par les émotions ou les commo-
« tions des bombardements, et cette action directe
« est, de beaucoup, la plus intéressante de toutes.
« On observe alors des accès de confusion mentale,
« accompagnés ou non d'hallucinations et de délire
« et l'on observe aussi des accidents hystériques
« comme les mutismes, les paralysies, les surdités,
« les cécités, les anesthésies de la sensibilité générale,
« etc. etc. Cela fait pour la guerre au moins
« trois façons d'influencer les cerveaux malades, pré-
« disposés ou fragiles ».

Laissons de côté, les troubles mentaux colorés, ou indirectement provoqués par la guerre pour dire brièvement d'après G. Dumas, ce que sont les troubles confusionnels directement provoqués par la guerre.

« On constate chez ces confus, dit G. Dumas, un
« accident initial (émotion presque toujours suivie
« de commotion) et toute une série de troubles men-
« taux, que les confus présentent à des degrés divers
« (onirisme, passivité, obtusion, amnésie, difficulté
« plus ou moins grande de l'effort mental sous tou-
« tes ses formes) ».

Quel est cet accident initial ?

Quelques-uns de ces malades racontent dès qu'ils peuvent se reconnaître qu'ils ont été bouleversés par une émotion intense et brusque. En général la scène invoquée comme cause de l'émotion est une scène d'horreur avec cette circonstance aggravante que le malade y a couru un danger personnel très grand et que la peur et l'horreur se sont associées dans une émotion unique. D'autres, qui ont éprouvé des émotions très intenses et très brutales du fait du danger couru, ont fait en même temps ou de la commotion cérébrale ou de la commotion générale par suite de l'explosion d'un obus dans leur voisinage immédiat, ou bien encore comme il arrive souvent, ils ont été atteints par ces deux ordres de commotions à la fois.

Même quand il n'y a pas eu de spectacle horrible, l'émotion de ces commotionnés a pu être très intense encore du fait qu'ils ont entendu siffler les obus, qu'ils ont attendu les explosions avec anxiété, qu'ils ont justement craint d'être blessés ou tués, qu'ils ont été fouettés ou renversés par le vent de l'explosion, qu'ils se sont sentis soulevés de terre au projetés à distance, etc., etc.

A la commotion succède souvent une perte de connaissance qui peut durer de quelques instants à quelques heures.

Dans les cas où la commotion n'a pas existé ou si l'effet organique de l'explosion n'a pas été suffisant pour amener cette perte de connaissance, l'émotion très intense qui résulte de l'explosion ou qui est liée à un spectacle d'épouvante ou d'horreur, se trouve

immédiatement suivie d'un syndrome que G. Dumas a appelé un « raptus émotif ».

Ce syndrome se caractérise non seulement par un désordre émotionnel où la terreur domine, mais encore par une période d'obnubilation psychique au cours de laquelle le sujet exécute des mouvements de fuite désordonnée. Lorsque le sujet est cloué sur place par l'émotion, il s'agit plutôt d'un « ictus émotif ».

Il y aurait ainsi un raptus caractérisé surtout par des phénomènes d'excitation et un ictus caractérisé surtout par des phénomènes d'inhibition.

L'évolution de ce raptus ou de cet ictus est d'ordinaire très courte. Puis après une période de latence qui peut aller de quelques heures à un jour ou deux et qui a permis souvent au sujet d'aller tout seul au poste de secours et même à l'Ambulance, la confusion mentale apparaît.

Ce syndrome qui peut persister des mois et des années à un degré plus ou moins marqué succède d'ordinaire au raptus et à l'ictus sous forme d'hyper-émotivité : les malades entrent alors dans une période de délire onirique.

Les uns n'ont que des rêveries automatiques dont ils ne peuvent s'abstraire, les autres vivent réellement une sorte de rêve à l'état de veille et leur délire et leurs hallucinations, souvent terrifiantes, se présentent avec un caractère particulier de richesse et d'intensité.

A côté de ces rêveurs, souvent tragiques, on rencontre des malades très dissemblables en appa-

rence qui frappent par leur visage indifférent et leur regard vague. Leur intelligence ne réagit qu'avec un visible effort, sans cohérence et sans résultats précis, aux sollicitations les plus simples. Leur mémoire est profondément atteinte et d'une façon très particulière, dans l'évocation du passé comme dans l'enregistrement du présent. Le ton affectif est en général l'indifférence. La volonté est docile, sans résistance, à tel point que « le sujet obéit passivement à toutes les impulsions du dehors et s'attache parfois à une personne qu'il suit comme un chien fidèle, en acceptant aveuglément son autorité ». Ces malades représentent « la forme asthénique de la confusion mentale ».

Ces confus sont pour G. Dumas les mêmes malades que les délirants dont nous avons d'abord parlé. Les premiers frappaient surtout par leur agitation mentale ; mais « derrière cette agitation il y a une confusion fondamentale puisque ces malades ne disent pas leur rêve de la réalité, ni les personnages réels des personnages imaginaires. S'ils ont une apparence de logique, c'est qu'ils se mettent instinctivement d'accord, par leurs expressions et leurs gestes, avec les émotions et les images qui constituent leur délire ; mais dans leurs moments de répit, ils manifestent une obtusion et une amnésie, également profondes et, souvent plus marquées que l'obtusion et l'amnésie des confus passifs ».

D'autre part, chez les confus asthéniques, « il n'est pas rare de constater une activité délirante rudimentaire qui se trahit par des rêveries qui s'im-

« posent ». Ainsi même dans la stupeur, on observe parfois des éléments de délire onirique. Ajoutons que les uns et les autres, confus asthéniques et confus délirants, présentent de la céphalée et des insomnies, c'est-à-dire des symptômes physiques de confusion mentale.

Après un certain temps les malades finissent par sortir, les uns de leur état de stupeur et de passivité absolue, les autres de leur rêve délirant. Chez ces derniers, le délire a duré suivant les cas de quelques heures à un mois ; il a crû, il s'est maintenu à un maximum et il a décrû.

La plupart ont eu avant le réveil final des phases d'accalmies et de rechutes et ils n'ont commencé à se reconnaître qu'après bien des oscillations.

Au sortir de leur rêve délirant, les malades présentent une obtusion intellectuelle plus ou moins marquée, et « tel malade qui avait avant sa crise « l'intelligence vive, se trouve malgré ses efforts « hors d'état de comprendre un raisonnement élémentaire, de s'orienter dans le temps et l'espace « et de résoudre les problèmes les plus simples ». C'est une obscurité de compréhension qui n'exclut pas d'ailleurs chez les malades peu atteints, le sentiment de la direction qu'il conviendrait de donner à leur pensée.

L'amnésie de ces malades est aussi caractéristique que leur obtusion.

Elle porte d'une façon toute particulière sur la période aiguë de l'accès de confusion, celle qui est

marquée, chez beaucoup de sujets, par de l'onirisme. Les impressions subies pendant cette période n'ont pas été ressenties et assimilées ou bien elles ont été trop rapides pour laisser de trace.

A cette amnésie lacunaire, s'ajoute en général une amnésie qui la dépasse et qui a une autre origine : « La mémoire, atteinte comme l'intelligence, participe au ralentissement de l'activité mentale et le « malade est hors d'état d'évoquer des faits qu'il avait « acquis et fort bien fixés ou bien il ne les évoque « qu'avec une difficulté très grande ». Cette amnésie rétrograde remonte plus ou moins loin dans le passé.

En même temps qu'ils oublient le passé, beaucoup de ces confus sont dans l'impossibilité d'assimiler et de fixer le présent. Cette amnésie antérograde est à son maximum pendant la période onirique, mais elle survit à l'onirisme pendant un temps qui varie de quelques jours à plusieurs mois.

D'une façon générale, quand les malades ne sont pas en état de délire ou d'asthénie profonde on peut constater chez tous, « une altération plus ou moins « profonde des formes simples ou des formes complexes de l'effort mental, altération qui se manifeste « dans tous les domaines de l'activité mentale depuis « la perception jusqu'à l'exécution des mouvements « volontaires ».

Aussi G. Dumas rattache-t-il les troubles mnésiques aussi bien que les troubles intellectuels présentés par ces malades, à la difficulté ou l'impossibilité de l'effort mental. « Ce qui paraît atteint chez

« tous les malades, c'est une fonction d'appréhension
« et de synthèse que Pierre Janet a fort bien analysée
« et définie ».

Après avoir ainsi défini ces troubles, et les avoir
duement assimilés à la confusion mentale, G. Dumas
va plus loin et se demande comment la secousse
émotionnelle initiale produit de pareils troubles.

On admet généralement que la confusion mentale
trouve ses conditions profondes dans un état infec-
tieux ou dans une intoxication. Et, c'est en exerçant
sur l'organisme une influence toxique, pense G. Du-
mas, que les émotions seraient cause de confusion
mentale. « Auto-intoxication générale par les modi-
« fications profondes dans toutes les fonctions orga-
« niques, respiratoires, circulatoires, nutritives dont
« s'accompagne l'émotion ; intoxication spéciale des
« centres cérébraux par l'épuisement et les troubles
« nutritifs qu'elle y détermine ». Et c'est pendant le
temps de latence que nous avons dit précéder les
premiers symptômes de la confusion, que se consti-
tuerait cet état toxique.

Notons enfin pour terminer que ces cas posent un
problème médico-légal.

*
* *
*

Nous n'avons guère parlé jusqu'ici, que d'événements
dramatiques et terribles.

Ce sont vraisemblablement les seuls que l'on puisse
revendiquer comme cause initiale d'états psychopa-

thiques ; et nous venons de voir qu'ils ne déterminent pas n'importe quels troubles, mais seulement des états qui se rattachent au syndrome de la confusion mentale.

Mais, si l'on envisage l'influence de l'actualité non plus sur les psychoses elles-mêmes mais seulement sur leurs manifestations délirantes, on voit qu'une gamme très étendue d'événements peut colorer et illustrer toutes sortes d'affections délirantes.

L'actualité, ce dont on parle, ne laisse pas les fous indifférents. C'est dans la chronique qu'ils vont bien souvent chercher la matière de leurs thèmes délirants. Et, c'est ainsi, qu'au cours des âges, les psychopathies immuables dans leur structure, ont varié dans la manière de s'exprimer et de s'illustrer.

Sans aller jusque dans les temps antiques chercher quelles relations pouvaient exister entre les mythes et les maladies mentales, rappelons que, pendant tout le Moyen-Age, époque de foi catholique profonde, et jusqu'au XVIII^e siècle, un très grand nombre de psychopathies prenaient la forme de la folie mystique et de la démonomanie.

Puis les hommes tournèrent leurs regards sur une foule d'autres choses ; le droit de vote, les journaux leur rendirent actuels les événements nés de la politique, et le cercle de leurs préoccupations s'élargit infiniment, s'il ne s'approfondit pas toujours.

L'on pourrait ainsi établir des correspondances entre les thèmes délirants des psychoses et les idées dominantes de l'époque.

Nous ne pouvons retracer l'histoire de ces variations ; donnons seulement, un peu au hasard, quelques exemples de cette influence de l'actualité.

Rappelons, tout d'abord, que les malades n'ont pas complètement abandonné toutes préoccupations d'ordre mystique. On exorcise encore de nos jours ; et à côté des malades qui font des « délires archaïques », il en est un certain nombre qui empruntent leurs conceptions délirantes au spiritisme et aux autres espèces d'occultisme.

Parmi les événements modernes dont on retrouve l'empreinte sur les thèmes délirants des malades actuels, il faut mentionner les grandes inventions modernes issues des découvertes scientifiques des deux derniers siècles. Ces inventions dont les conséquences furent si importantes que l'on a pu appeler notre époque « l'âge de la machine à vapeur », ne sont en réalité perçues et réalisées dans l'esprit du public, que comme de nouveaux moyens (de se déplacer, de communiquer, de travailler, etc., etc.).

Et c'est aussi sous forme de « moyens », que ces inventions entrent très souvent dans les conceptions délirantes. On parle aux malades par T. S. F., on les influence au moyen de courants électriques, on les transporte très loin grâce aux avions, etc., etc. ; et ces nouveaux agents n'ont fait ici, somme toute que remplacer dans certaines de leurs attributions, le diable et les génies de toutes sortes qui sont devenus quelque peu inactuels.

Nous aurons d'ailleurs l'occasion de voir d'autres

exemples dans lesquels le rôle de l'actualité s'est borné à n'être que le moyen d'explication le plus commode et le mieux à portée de l'esprit.

Rappelons pour finir, qu'à côté des événements qui frappent l'imagination par leur côté dramatique, mystérieux ou étonnant, il en est qui touchant simplement à la vie quotidienne se retrouvent néanmoins dans les thèmes délirants. C'est ainsi que des événements d'ordre purement économique et social ont eu leur influence sur certaines psychoses. Le chômage qui sévit depuis quelques années a fait naître une forme de psychose que l'on a pu appeler « psychose de chômage ». Il s'agit de malades, ouvriers sans emploi, qui se plaignent de ce qu'on les empêche de trouver du travail. Il y eut de même au moment de la crise des logements, des « psychoses de logement » ; les malades accusant des personnages divers de les persécuter pour leur faire fuir leur logement et les jeter ainsi à la rue.

OBSERVATIONS

Des huit observations que nous présentons, sept ont trait à des événements récents qui sont : l'affaire Stavisky, l'assassinat du Conseiller Prince, les événements de février. L'avant-dernière est celle d'un malade interné depuis plusieurs mois, mais dont le délire reflétait des événements et des doctrines politiques qui continuent toujours à jouer leur rôle dans l'actualité.

OBSERVATION I.

M^{me} G... entre à Sainte-Anne dans le service du professeur Claude le 23 mars 1934 venant de l'Hôtel-Dieu.

C'est une femme âgée de 41 ans qui depuis le 23 octobre dernier était placée comme domestique bonne à tout faire dans une maison de Fontainebleau.

Elle sait lire, écrire et compter, mais n'a pas son certificat d'études. Elle a travaillé dès l'âge de 14 ans comme domestique. Mariée à 22 ans, elle a été opérée six mois après son mariage pour kyste de l'ovaire, et les séquelles de cette opération l'amènent de temps en temps à suivre un traitement par la diathermie. A part cela, sa santé était satisfaisante. Depuis la mort de son mari elle s'est replacée

commé domestique. Avant sa dernière place dans une maison de Fontainebleau, elle en a eu de nombreuses car il lui arrivait souvent de rendre son tablier.

Tout allait bien cependant jusqu'à l'affaire Prince. Depuis ce moment elle entendait de sa chambre des gens en visite chez ses maîtres et qui parlaient d'elle. « Il faut supprimer la bonne », disaient-ils. C'étaient les assassins de M. Prince et ses patrons étaient leurs complices. Ils avaient compris qu'elle les avait devinés et voulaient se débarrasser d'elle.

La preuve c'est que « ces gens habitués de la maison étaient précisément absents le 20 février jour de l'assassinat de M. Prince. On a également lavé l'auto à son insu, alors que c'est elle qui la lavait toujours. Le lendemain de l'assassinat le téléphone n'a pas cessé de sonner, et la patronne répondait « tout a très bien réussi ». Ils racontaient comment M. Prince suppliait qu'on ne lui fasse pas mal, etc., etc.

Le 25 mars elle a senti qu'on allait lui faire du mal, elle quitte alors brusquement sa place, vient à Paris où elle se rend directement rue des Saussaies. Elle est reçue par le commissaire Belin à qui elle dénonce ses patrons, les accusant d'avoir prêté leur auto pour l'assassinat. Le commissaire l'a « envoyée promener », dit-elle et lui a conseillé de rentrer chez elle.

Elle se rend alors à Levallois et raconte son histoire à une amie qui l'amène au commissariat de cette ville. Là aussi on lui conseille de rentrer chez elle. Mais elle n'en veut rien faire et préfère se rendre à l'Hôtel-Dieu où elle suivra un traitement par la diathermie (ce qu'elle faisait de temps

en temps). Pendant son séjour à l'Hôtel-Dieu elle a rencontré et reconnu les deux bandits de Fontainebleau maquillés et qui l'avaient suivie. D'ailleurs elle a été constamment persécutée pendant ce séjour : « Toutes les nuits ils essayaient de m'endormir. Ils ont essayé de me mettre dans la chaudière du chauffage central, ils ont dû en mettre un autre à ma place », dit-elle. Elle a même présenté un épisode onirique avec troubles psychosensoriels auditifs et tactiles. « Les infirmières voulaient m'empoisonner, elles essayaient de mettre des choses dans mes aliments », on voulait la tuer et, dit-elle, « ils ne prenaient même pas la peine de se cacher devant moi, ils sont allés jusqu'à fabriquer dans le couloir, un cercueil capitonné qu'ils ont descendu en hâte par la cheminée. Je n'ai pas vu le cercueil, ajoute-t-elle, mais, je les ai entendu cogner jusqu'à onze heures du soir ». Et encore : « Je me cachais sous les couvertures pour ne pas recevoir tout ce qu'ils me lançaient » (projectiles qu'elle ne voyait pas mais qui la piquaient).

Il faut que nous fassions remarquer qu'à ce moment on ne lui parlait plus de l'assassinat de M. Prince.

Cette malade croit fermement à ses idées délirantes : Elle « répétera tout ce qu'elle a dit, même devant le président de la République et portera plainte à la sortie de l'asile contre toutes ces persécutions ».

L'interrogatoire ne révèle que bien peu de choses sur le comportement antérieur de cette malade.

Elle a « toujours pris la vie comme elle venait », dit-elle. Elle a gardé longtemps ses sœurs avec elle, et elle accuse l'une d'elle de l'avoir dépouillée de son mobilier, ce dont elle lui a « toujours gardé une petite rancune ». Elle pos-

sède en propre un domicile à Orléans, qu'elle a meublé avec ses économies, et dont elle paye toujours un loyer de 800 fr. bien que logeant chez ses maîtres.

Elle changeait souvent de place et cette instabilité professionnelle, doit être imputée à un caractère, un peu ombrageux car elle n'a jamais été mise à la porte et c'est toujours elle qui rendait son tablier. Elle trouvait rarement une « bonne maison et n'aime pas beaucoup les observations ».

Quant aux circonstances qui ont précédé l'apparition du délire, on ne peut rien dépister d'anormal.

Sa « tête ne travaillait pas d'une façon anormale », pas de troubles somatiques importants, pas d'alcoolisme, ni d'antécédents psychiques quelconques.

En résumé, il s'agit là d'un état interprétatif avec idées délirantes de persécution et légers troubles psychosensoriels, dont on ne retrouve aucun élément étiologique et dont le début s'est accompli brusquement.

Cet état caractérisé par un délire polarisé dès son début sur un thème d'assassinat politique récent et apparu très rapidement après la nouvelle de cet assassinat pose le problème de l'influence déterminante de l'actualité sur la psychose qui la reflète.

Il faut en effet éliminer la coïncidence simple. Le seul examen des faits montre que l'assassinat du conseiller a été pour le moins une cause occasionnelle de cet état délirant.

Convient-il d'aller plus loin et de faire de cet événement une cause initiale et déterminante ? Nous ne voyons pas que l'on puisse donner à cette question une réponse parfaitement objective. Mais admettons cette dernière hypo-

thèse et imaginons alors quel aurait dû être dans cette éventualité le rôle exact de l'événement dans la détermination de la psychose. Il faudrait parler d'une sorte de choc psychique, la représentation d'événements effrayants produisant le dérèglement de l'esprit, la rupture de l'équilibre entre les émotions et la raison.

C'est à peu de choses près ce qu'auraient dit sans doute les deux premiers auteurs que nous avons cités plus haut.

Mais outre la répugnance que nous avons à penser qu'un esprit normal, c'est-à-dire doué de la propriété de s'équilibrer à chaque instant puisse se déséquilibrer définitivement sous l'influence d'une émotion, nous comprenons mal que cette bonne à tout faire aie ressenti une telle émotion en apprenant la mort d'un homme qui ne la touchait de près ni de loin.

Aussi envisagerons-nous une autre hypothèse sans nous dissimuler ce qu'elle pourra avoir de gratuit.

Nous admettons qu'à la base de cet état délirant il y avait un élément d'anxiété, un trouble affectif spécial dont on pourrait voir de très vagues répondeurs dans les troubles du caractère bien banaux à vrai dire, que cette femme présentait : la susceptibilité ombrageuse qui lui rendait intolérables les observations de ses patrons et qui amenait son instabilité professionnelle, le sentiment (justifié ou non) d'avoir été frustrée par sa sœur ; ces éléments pourraient être considérés avec beaucoup de scepticisme comme les indices d'une constitution paranoïaque ou de quelque autre tendance morbide.

Cet élément d'anxiété, ces vagues craintes sans objet, et de ce fait mal supportées, ne demandaient (si l'on peut

ainsi parler) qu'à se trouver une cause objective et à s'intellectualiser pour devenir une crainte déterminée.

L'assassinat du conseiller Prince, avec la notion (indiquée par les journaux) d'une mafia montant la garde autour de ce mystère, n'aurait servi qu'à fournir une première interprétation au délire qui avait tendance à se constituer. Cet événement aurait été choisi (si l'on peut parler de choix) en raison de son allure mélodramatique, du bruit énorme fait autour de lui, et des circonstances particulières citées plus haut.

Ce premier pas étant accompli, la résistance du sujet à abandonner le mode de penser logique étant vaincue, le délire de persécution peut évoluer et s'enrichir d'hallucinations, de fausses reconnaissances, etc., etc.

Et il semble dans l'histoire de cette malade qu'on assiste à pareille libération progressive de la tutelle logique :

Des preuves nombreuses accompagnent l'interprétation initiale de ce qui n'est d'abord que la crainte d'être persécutée et peut être assassinée. Puis (épisode onirique pendant le séjour à l'Hôtel-Dieu) la malade est vraiment persécutée par tous et sur une grande échelle : on verse des poisons dans ses aliments, on va la jeter dans une chaudière, elle entend clouer son propre cercueil. Dès ce moment la conviction délirante est absolue et n'a plus besoin de preuves. On ne parle plus alors de l'assassinat du conseiller, dont le rôle actif est terminé et qui n'est plus maintenant qu'un souvenir.

Dans cette hypothèse, le rôle joué par l'actualité aurait été secondaire et contingent, elle n'aurait fait que servir

de prétexte à la manifestation d'une psychose latente et qui devait fatalement évoluer un jour ou l'autre.

OBSERVATION II.

M. V..., âgé de 19 ans, entre le 17 avril 1934 dans le service du professeur Claude. Vers la fin du mois de février, alors que sa situation lui donnait toute satisfaction (il venait de trouver un travail de comptabilité dans une maison où il se plaisait beaucoup), il commença de devenir inquiet. Puis il eût l'impression d'être suivi, dans la rue, dans le métro, partout. Il entendait ses camarades de travail, dire en le désignant : « On l'aura à la sortie. » Il croyait qu'on allait l'enlever, le poignarder à sa sortie de l'atelier. Il croyait à des rumeurs vagues l'accusant de divers méfaits : Il est un mouchard ou encore l'assassin du conseiller Prince.

Voyant un jour une auto stopper près de lui, il a cru qu'on allait l'emmener et le tuer et il a couru à la mairie pour demander protection. Il fut alors conduit à l'hôpital Saint-Antoine où, il est resté quelques jours et d'où on l'envoya à Sainte-Anne.

Ce malade qui présente des crises d'anxiété, un état de peur, la crainte d'être enlevé peut-être tué, ne fait entrer que d'une façon épisodique les événements actuels dans ses interprétations délirantes :

Tantôt il suppose que peut-être le père d'une jeune fille qu'il voulait épouser, lui était hostile et lui voulait du mal. Tantôt il croit qu'on veut du mal à toute sa famille, qu'on

inquiéterait en le visant lui-même, ou qu'on le prend pour un mouchard ou pour l'assassin de M. Prince.

Le rôle de l'actualité est donc ici bien minime : Elle ne fait que fournir un thème de plus à des interprétations délirantes au cours d'un état dépressif.

OBSERVATION III.

M. P..., âgé de 44 ans, entre dans le service du professeur Claude le 13 avril 1934.

Il était en observation depuis le 1^{er} avril au service de prophylaxie mentale. Il est atteint pour la première fois d'un état anxieux avec interprétations délirantes :

« Sa banque lui a confié une mission qui doit gêner certains juifs trafiquant sur le change. Ils l'ont fait suivre, le font relancer chez lui par des étrangers suspects. Dans le service il trouve des complices, des persécuteurs, un manchot à la tête d'assassin, un balafré qui fait partie de la police. On lui fera le même coup qu'au conseiller Prince. »

Il croit que sa femme est également en danger, etc., etc.

Ce malade anxieux et interprétatif s'est amélioré et a pu sortir de l'asile quelques jours plus tard.

Ici encore l'actualité n'apparaît que comme un épisode dans le texte du roman bâti par le malade autour de l'élément anxieux initial.

OBSERVATION IV.

M^{me} J..., âgée de 61 ans, est conduite le 25 mai 1934 à l'Infirmierie spéciale. Des troubles mentaux existent depuis

le 26 mars 1934, date à laquelle elle aurait fait une chute dans l'escalier du métro.

La nuit elle ne dort pas, pousse des clameurs et frappe à la porte de ses voisins d'immeuble.

Cette malade se dit poursuivie par des « maffias » qui passent dans la rue Vignon depuis six semaines. Ils crient : « Nous sommes la mafia noire, il nous faut de l'argent. » La malade ne les voit pas, elle entend seulement leurs cris. « Cela date du départ de M. Chiappe, le 6 », dit-elle.

Un jour elle a entendu dire dans la rue : « La mafia du blanc ! » — « Moi, j'ai applaudi puisque je suis dans la lingerie. » — Le lendemain la mafia du blanc est revenue et l'on promet des primes à ceux qui applaudiraient — « J'ai applaudi, et j'ai entendu dire : Madame J... a gagné un million. » La Mafia du Blanc passe plusieurs fois le jour et promet des primes, la mafia noire passe la nuit en réclamant de l'argent et menaçant de tuer tous ceux qui ne lui en donneront pas.

On ne s'adresse pas à elle en particulier mais à tout le monde. Elle entend tout cela de sa chambre ; ils ne la voient pas et elle non plus.

Grâce à ses applaudissements, elle a gagné 30 millions de prime.

Cette femme avait fini par s'enfermer chez elle, elle ne mangeait plus. Elle présente un élément d'anxiété, elle s'oriente assez bien, les pupilles réagissent peu à la lumière.

Cette malade qui présente des idées délirantes de persécution et de grandeur, et des hallucinations auditives a déjà été internée en 1906-1907 pour excitation maniaque.

L'apparition de cette nouvelle manifestation morbide,

dans un moment où des processions bruyantes défilaient dans la rue, et où les journaux parlaient avec des détails abondants de mystérieuses « maffias » soulève la question du rôle favorisant de l'actualité dans la réapparition de troubles morbides chez un ancien déséquilibré.

Tout ce que l'on peut affirmer, c'est que l'actualité a servi à l'édification des interprétations délirantes.

OBSERVATION V.

M. D..., âgé de 26 ans est amené le 30 mai 1934 à l'infirmérie spéciale.

Charcutier de profession il est sans travail depuis 1933. Il est marié, mais sa femme épileptique et grande débile est internée depuis février, en raison de ses crises, et, peut-être d'idées délirantes de persécution. C'est sur la demande de son mari que M^{me} D... a été internée et l'avait déjà été une première fois.

D... qui refuse de reprendre sa femme, demeure plus ou moins chez sa maîtresse une dame B...laquelle d'ailleurs est alcoolique déséquilibrée et de plus érotomane éprise d'un médecin. Le malade lui est un alcoolique, débile et atteint d'un délire d'action imaginative. Il se croit, en effet, policier et chargé de missions diverses :

D'abord, dit-il, la femme avec qui je vis n'est pas ma maîtresse, mais la fiancée du Dr X... qui m'a chargé de la surveiller, et de lui adresser des rapports journaliers sur ses faits et gestes.

Et notre malade adresse en effet au médecin des « rapports » du genre de celui-ci :

Rapport.

« Ayant vu madame votre gosse et étant avec elle quoi-
« que n'ayant aucun rapport, je soussigné savoir que votre
« petite gosse vous aime et vous demande constamment.

« Comme vous le savez, elle n'a plus d'argent que les
« 140 fr. que j'ai touché ce matin au chômage ; votre gosse
« croit que vous l'abandonnez ; donnez lui au moins signe
« de vie et du courage car votre petite n'en a plus beaucoup
« et je crains que si cela continuait longtemps, elle se
« détruirait. Mais je sais que vous vous aimez, pourquoi
« pas vous unir puisque vous êtes malheureux l'un comme
« l'autre. Venez chercher votre petite gosse et cela fera des
« heureux. »

Puis le malade se poste aux abords de la porte d'Italie, et muni d'un sifflet, il arrête les voitures et leur dresse procès-verbal. Il frappe à la porte de ses voisins en annonçant : « Police ! ». Enfin le 24 avril dernier, le malade s'est rendu à la préfecture de police pour faire d'importantes révélations sur l'affaire Prince.

« A mon idée, a-t-il déclaré, M. Prince travaillait tous
« les jours avec M. Pressard. Or ce dernier a dû faire un
« deuxième mariage car les journaux racontent que dans
« son dossier, il y avait 80 recommandations ; ce qui est
« vrai, car à son premier mariage, il n'était qu'un simple
« employé du Parquet de la Seine, et par la suite il a été
« nommé procureur de la République. Il avait donc sous
« ses ordres M. Prince à qui il a confié certaines affaires :
« affaires d'état, personnelles et même intimes. Ce qui m'a
« fait ouvrir les yeux et qui m'a semblé louche, c'est que

« M. Pressard a été disgracié et que M. Prince a été assassiné. Donc il faut rechercher les assassins parmi les amis de M. Pressard. Pourquoi ne pas aussi chercher dans les annales téléphoniques puisque l'on sait que Mme Prince a reçu une communication téléphonique de Dijon et elle n'a pas été interrogée. Je vous promets de faire une enquête à ce sujet et je vous communiquerai le résultat.

« D'autre part je dois prévenir que je vais souvent au marché de Bicêtre et il y a 15 jours, j'ai entendu plusieurs personnes qui racontaient qu'une péniche chargée d'armes et de munitions, allait amarrer au pont de Conflans, à Ivry-sur-Seine et que cette même péniche avait déjà amené des armes qui ont été distribuées le 6 février dernier. Quelquefois dans la rue j'entends beaucoup de personnes parler d'affaires douteuses. Si j'étais dans la police, je serai sûrement catalogué comme un as ; d'ailleurs vous en avez une preuve sur la piste que je vous donne à suivre pour l'affaire Prince. »

Ce malade qui a été interné d'office à Sainte-Anne le 26 juin présente un délire d'action que l'on pourrait qualifier de délire policier.

Voilà un cas curieux d'association entre une débile épileptique, une érotomane, et un délirant imaginatif ; lequel très actif cherche à se débarrasser de sa femme en la faisant recevoir à l'Asile.

Pour ce qui nous intéresse plus particulièrement, nous voyons que ce malade espèce de Don Quichotte policier, s'est emparé des affaires que lui présentait l'actualité, avec autant d'entrain qu'il en avait déjà montré à s'occuper des prétendues affaires de cœur entre la dame B... et le Dr X...

Là encore le rôle de l'événement a été tout à fait secondaire : il n'a fait que servir de but nouveau à un délire d'action qui s'était déjà manifesté autrement.

OBSERVATION VI.

M. D..., âgé de 63 ans, est amené le 24 avril 1934 à l'Infirmerie spéciale. Depuis un mois il est agité et se dit ingénieur, Jésus-Christ, etc., etc ; il a tout inventé. Au commissariat il dit être l'homme protégé : médium et visionnaire comme Victor Hugo. Il est le sosie de Maurice Prax et de Léon Bailly. Il leur dicte leurs articles. Il a deviné où est Trotsky qui doit tuer le Président du Conseil : Doumergue. Il a porté au commissariat les 1.200 pièces du dossier de l'affaire Stavisky, dans laquelle il joue lui-même un certain rôle. Il dompte aussi des hannetons, des lions et des éléphants ; il est ventriloque et pétomane, etc., etc...

Par ailleurs il présente parfois des réactions coléreuses et a menacé de « passer par la fenêtre » sa femme et ses enfants ; c'est ce qui a amené son arrestation.

Ce malade insomniaque, agité et euphorique, qui entrecoupe ses hâbleries diverses de chants et de danses est actuellement dans un état d'excitation hypomaniaque.

Il a été déjà interné en 1928 et pendant un an pour excitation maniaque.

Les affaires du jour apparaissent on le voit comme un fugace reflet, dans l'espèce de kaléidoscope que semble être l'esprit de ce maniaque.

OBSERVATION VII

M. C..., âgé de 41 ans, employé de commerce est arrêté le 17 novembre 1932 sur réquisition d'un huissier du Ministère de l'Intérieur parce qu'il avait pénétré d'autorité dans le bureau du ministre. Conduit à l'infirmerie spéciale il est dirigé vers l'admission de Sainte-Anne puis dans le service du professeur Claude.

A l'examen il se montre gai, sthénique, plein d'entrain et de bonne humeur ; il parle d'abondance sur un ton légèrement déclamatoire et très rapidement l'examen tourne à la conférence politique. Interrogé sur le début de ses troubles il nous donne les renseignements suivants : A l'âge de 19 ans il a présenté pour la première fois un épisode dépressif qui dura un an : « J'étais triste sans savoir pourquoi, j'étais fatigué le soir et bien plus encore en me levant ; j'étais accablé de tristesse, une de ces tristesses qui pourrait vous conduire au suicide ».

Après un an de cet état le malade brusquement se sent... « du goût à la vie, du goût pour la poésie et, le théâtre, c'était tout le contraire de ce que j'étais avant, et depuis, jamais je ne suis retombé dans la dépression, même au sanatorium, où j'ai fait cinq séjours pour tuberculose, je jouais dans toutes les pièces, je composais des chansons, des revues, j'ai fait partie de toutes sortes de sociétés d'amateurs, je suis un petit Molière auteur, acteur, organisateur.. » Cependant cette activité littéraire ne semble pas déborder par trop sur ses occupations professionnelles. Dès avant la guerre il occupe en Lorraine annexée un poste

de magasinier dans un entrepôt de produits chimiques et il a sous ses ordres une quinzaine d'employés ; pendant la guerre il n'est pas mobilisé mais remplit les fonctions d'infirmier dans les hôpitaux allemands.

Il semble que ce soit après la guerre que l'activité politique vienne doubler chez lui l'activité littéraire. Il est séduit par la politique de Clémenceau ; de démocrate qu'il était (par hostilité contre l'Allemagne) il devient : « monarchiste absolu », il s'affilie à l'« Action française » dont il est bientôt exclu « pour indiscipline » dit-il ; il polémique dans de petits journaux locaux, fait des conférences, s'agite et se rend tellement insupportable que la police le traque perpétuellement et que ses patrons sont obligés de le remercier.

Après avoir prodigué aux journaux de Paris des lettres où il flétrit la politique de Briand qu'il considère comme néfaste à la France, il envoie en novembre 1930 à M. Briand alors ministre des Affaires Etrangères une lettre recommandée dans un style où l'argot et les néologismes rappellent certains articles d'un polémiste d'extrême droite et il termine sur ces menaces : « Je t'avertis solennellement de faire attention à ta peau, pantin ou gredin, je t'assure de mon plus profond mépris ».

Une copie de cette lettre est envoyée à la chambre des députés et à plusieurs ministères.

En décembre 1930, c'est à M. Doumergue alors président de la République que s'adresse notre malade pour le prier très respectueusement d'ailleurs de ne pas confier la formation du ministère à M. Briand « que j'ai qualifié de gredin ou de pantin dans une lettre dont vous avez eu certaine-

ment connaissance » ajoute notre malade. Puis c'est une deuxième lettre à M. Briand pleine de déclamations anti-démocratiques et de critiques de la politique pacifiste du président du Conseil. Aucune menace nette cette fois ; la lettre se termine par ces mots : « pour l'instant je me contente de t'observer, et voilà tout triste citoyen ». Copie de cette lettre est communiquée au Sénat, à la Chambre et à plusieurs journaux. C'est alors, (janvier 1931) que se place la troisième lettre à M. Briand, lettre qui conduira le malade en prison et qui contient des menaces de mort : « Je te rencontre aux Folies-Bergères et là je te colle une balle dans la peau ».

Arrêté en mars 1931 il fait huit jours de prison, vraisemblablement à titre préventif puisqu'il ne fut pas jugé. Il fut examiné par un aliéniste le Dr Gerhardt qui, nous dit le malade, le reconnut pleinement responsable (Dans l'intervalle il écrit à la S.D. N. et à la Chambre des députés).

C'est alors qu'il était détenu à la prison de Metz que se produit un phénomène sur lequel le malade pour une fois est très réticent : « Il s'est senti comme soulevé de terre ». « Je me suis dit : ce sont mes ennemis politiques, et pourtant je ne rêvais pas, je dormais, cependant ça ne s'explique pas, c'est comme dans un rêve. » En même temps il a eu une vision... « une révélation par les yeux de la pensée semblable à quelque chose que j'avais déjà vu une première fois par les yeux ». Ne veut rien préciser parce que « son heure n'est pas venue et qu'il faut être prudent ».

Quoiqu'il en soit, le ton des lettres qu'il écrira ultérieurement va changer Il ne donnera plus de conseils, d'avertissements mais des *ordres* : « Je vous somme, écrit-il, en

avril 1931 aux députés, de renverser immédiatement le ministère Laval, et je vous défends d'élire M. Briand président de la République... »

« Le sort de M. Briand est définitivement entre mes mains et j'assure qu'il ne sera jamais président de la République... »

Enfin par une dernière lettre datée du 1^{er} mai 1931 et débutant toujours par cette fière devise : « l'Etat c'est moi », il envoie un « ultimatum au ministère Laval » et ordonne d'arrêter M. Briand. « Je prends dit-il, devant Dieu, devant l'Humanité, et devant l'histoire la responsabilité de l'exécution de cet ordre ».

Sûr maintenant de sa mission, il fait un premier voyage à Paris en mai 1931 « pour faire échouer la candidature de M. Briand à l'Elysée ». M. Doumer est élu, notre malade triomphe et sent toute la part qui lui revient dans l'échec de M. Briand ; il regagne alors Metz. Un mois après il revient à Paris et se présente à l'Elysée. Reçu par un secrétaire nous explique-t-il « il ne peut obtenir le concours financier qu'il attendait du Ministère de l'Intérieur » et il est reconduit à Metz par les soins et aux frais de la sûreté générale.

Il n'en prodigue pas moins aux dirigeants ses directives par des lettres fréquentes, puis vers la mi-novembre il part pour Paris, n'osant confier à la Poste d'importants documents. Il va au Ministère de l'Intérieur muni de ces précieux papiers et sollicite sa nomination au titre de conseiller secret du gouvernement aux appointements de 24.000 francs par an. L'huissier cherche à l'éconduire, mais le malade pénètre d'autorité dans le bureau du ministre et est arrêté.

Interrogé sur les services qu'il pouvait rendre au gouvernement il répond par les déclarations suivantes :

« J'ai le don de connaître, je suis forcé de parler et
« d'écrire tout, de même qu'un poète a l'Inspiration...

« Oui, j'ai une mission divine, je prévois tout et chaque
« fois je mets dans le mille... J'ai établi une métaphysique,
« en quelque sorte je détruis un monde pour en créer un
« autre, c'est formidable!... Dans une telle mission j'éprouve
« toutes les satisfactions de l'Esprit... Je suis un homme
« heureux ! »

« J'ai vu quelque chose que je ne vous dirai pas. Vu par
« les yeux et par les yeux de l'esprit!... La muse qui m'ins-
« pire est celle qui a inspiré Jeanne d'Arc, Napoléon et Clé-
« menceau ! J'ai le secret ! et les savants le trouveront
« dans mon testament ».

M. Lévy-Valensi, sous la signature de qui cette observation avait parue en décembre 1932, fait remarquer ici que :
« Chez un tel malade le sentiment d'exaltation affective,
« d'inspiration perpétuelle, donne une physionomie parti-
« culière à son délire. C'est un véritable délire de puissance,
« un délire de favori qui s'oppose aux délires des persé-
« cutés, grandes victimes ».

Signalons tout de suite qu'un déséquilibré aussi certain de sa mission révolutionnaire, et de sa toute puissance :
« Que l'on ne m'oblige pas, dit-il, à tirer l'épée du fourreau !
« car j'animerai le peuple français d'un souffle héroïque
« contre lequel viendront se briser toutes les fureurs !
« J'animerai le peuple français d'une sainte colère qui fera
« pâlir toutes les révolutions qui se sont faites jusqu'à ce
« jour », aurait pu être dans certaines circonstances (celles

qui existaient au 6 février par exemple) un grand danger pour un ordre public déjà menacé.

Et, nous touchons ici, à un aspect nouveau du problème que nous avons posé au début de ce travail ; celui des réactions des psychopathes devant l'actualité.

Si les événements ne sont pas responsables de la crise d'hypomanie de ce malade qui se trouvait enfermé dans le cycle d'une psychose périodique ; ils ont du moins joué dans un autre domaine un rôle qui n'est pas négligeable.

Ce sont eux, c'est la chose politique dont son esprit était si exclusivement rempli, qui ont servi de thème à toutes les divagations de notre malade, de but à son activité délirante. Ce sont eux qui l'ont conduit aux réactions médico-légales qui ont motivé son internement.

Mais ne faut-il voir là que le fait d'une réaction purement individuelle et dépourvue de toute signification générale ? Nous posons là une question que nous aurons peut-être l'occasion de préciser à propos de notre dernière observation.

OBSERVATION VIII.

Cette observation que nous devons à l'obligeance du Dr Logre et de son interne M. Got, est celle d'un représentant en produits pharmaceutiques, M. L..., âgé de 45 ans.

L... a été amené à l'Infirmerie spéciale le 6 février 1934 vers midi.

Quelques jours auparavant, L... s'était rendu à la Présidence de la République et avait remis à un secrétaire un message destiné au chef de l'Etat. Ce factum assez long,

était surtout constitué par des considérations d'ordre politique, contenait des lieux communs empruntés à la presse d'extrême droite et enfin menaçait le Président en ces termes :

« ... Et faites bien attention, Monsieur Lebrun ; si vous
« négligiez ces avertissements qui pleuvent sur vous de
« toutes parts et si vous passiez outre, dites-vous bien qu'il
« se trouverait en France, cent, mille et même cent mille
« bons français qui vous enlèveraient à jamais l'envie de
« recommencer », et encore :

« La Maffia judéo-maçonne a trouvé un Gorgulov pour
« tuer ce pauvre et brave homme qu'était votre prédé-
« cesseur, le grand patriote, sorti du peuple : Paul Doumer
« qui a eu six enfants tués à la guerre.

« Eh bien, des centaines de mille et bientôt des millions
« de vrais Français de France sont prêts à se sacrifier une
« fois de plus pour dire comme à Verdun : Halte-là on ne
« passe pas !

« Et bientôt ils marcheront : « En avant »...

Une enquête fut effectuée sur-le-champ. Depuis plusieurs mois L... se livrait à des exercices politiques nombreux et variés.

Il avait perdu son emploi de représentant à la suite de réclamations des clients qu'il était chargé de visiter. Il essayait en effet de les convertir à ses idées, en leur distribuant des tracts et en tenant des discours enflammés. Et lorsqu'il ouvrait sa valise de représentant, c'était pour exhiber conjointement à ses échantillons, deux revolvers et une matraque, qui montraient sans doute la manière dont il fallait se débarrasser du « régime des pourris ».

Le dimanche L... vendait un journal sur la voie publique et avait de nombreuses altercations avec des concurrents du parti opposé. Il portait fréquemment une tenue consistant en : casque, bottes, culottes de cheval, et sur sa poitrine un véritable éventail de décorations, ayant toutes trait à la guerre, et dont il ne sait pas toujours indiquer la provenance et l'exacte qualification. Il avoue d'ailleurs ingénument en avoir ajouté une ou deux pour ne pas être en reste avec certains de ses camarades de ligue plus favorisés.

Au cours de nombreuses discussions politiques, il affirme qu'il ferait un excellent ministre des finances ou de l'intérieur. Il est toujours armé (depuis sa jeunesse affirme-t-il), il porte un revolver, et possède chez lui un véritable arsenal : couteaux, matraques, pistolets et enfin depuis quelque temps un « Parabellum » arme qui est susceptible de tirer en rafale des chargeurs de 40 cartouches.

Bien entendu il est membre actif de plusieurs groupements.

Son excitation n'a fait que croître au cours du mois de janvier, alimentée par les comptes rendus des manifestations qui se déroulent à Paris.

Interrogé par la Police, il déclare que le pays est gouverné par une bande de « salauds ».

Sa femme ne le juge pas malade ; il est patriote dit-elle.

En conclusion de cette enquête, une note prudente et prophétique émanée de la Préfecture de Police indique, le 5 février...

« Il semblerait prudent qu'en prévision des événements

« de demain et des excitations que L... pourrait y recevoir,
« de le faire conduire à l'Infirmierie spéciale ».

Et le 6 vers midi L... est amené dans le service.

L... est lucide, raisonne bien, s'explique clairement. Il demande à répondre « en présence d'un avocat » ; mais cependant, n'insiste pas et donne les explications qui lui sont demandées.

Il affirme avec emphase ses sentiments patriotiques ; devient volubile, les gestes sont énergiques, tranchants. Il prend des attitudes de tribun. Il reconnaît les faits révélés par l'enquête ; l'exaltation de ses sentiments patriotiques paraît très forte : il est « prêt à passer à l'action directe ».

Les événements actuels paraissent l'exciter considérablement, il parle sans arrêt, et de la constitution du nouveau ministère, et des affaires scandaleuses en cours, et des manifestations projetées pour la soirée.

Il est désolé d'être arrêté, car il avait un rendez-vous pour ce soir même non loin de la place de la Concorde.

L... prend soin d'indiquer qu'il sait se servir d'une arme au moment opportun.

Observé pendant quelques jours L... présente nettement un état d'excitation de type hypomaniaque.

Il parle beaucoup, demande de quoi écrire, récrimine quelque peu, mais en riant.

Il plaisante sans arrêt, avec un certain ton faubourien :
« Mon casier judiciaire est vierge, plus que moi » — « Les sages-femmes qui ne sont pas toujours des femmes sages » —
« Chéron la bouse de vache » et « Herriot le gros plein de vent », etc...

Il perd fréquemment le fil de la conversation par suite

des nombreuses digressions effectuées. Chante sans se faire prier.

Sans être un grand débile intellectuel, il présente un certain degré de niaiserie, de suggestibilité, et c'est vraisemblablement l'une des raisons pour lesquelles il a été entraîné par les événements actuels.

D'autre part un appoint imaginaire de ton très spécial donne à sa présentation un aspect particulier, il parle comme de collègues des divers hommes politiques mis en vedette par l'actualité. C'est ainsi qu'il se voit très bien ministre.

« Entre Frot et moi, il y a un fossé qui ne sera jamais comblé. » « Je ferais un excellent dictateur ». Il se console de sa petite taille en disant : « Napoléon aussi était un petit homme. »

L... raconte sans se faire prier les divers épisodes de sa vie.

Instruction primaire. S'est instruit seul, a lu beaucoup d'ouvrages politiques. Commis d'agent de change avant d'être représentant en spécialités pharmaceutiques. Réformé pour défaut de taille avant la guerre, il s'est engagé en 1914 et a été décoré, mais il ne semble pas qu'il ait fait de service actif sur le front.

Il a toujours souffert de la médiocrité de sa taille : c'est pourquoi il porte toujours des armes sur lui, cela lui procure une sécurité morale, et il ne voit aucun mal à cela : « Si je tue une fripouille, je n'aurai pas le moindre remords, depuis vingt ans les fripouilles sont favorisées et les braves gens ont été envoyés à la Guyane ».

Il aurait fréquemment des discussions sur la voie pu-

blique, au spectacle, et aurait reçu dans ces conditions pas mal de horions.

Raconte des histoires de guerre un peu forcées :

« Sept jours sans manger, sans boire, sans dormir »...
« Si vous croyez que c'est pour ça qu'on s'est fait tuer ».

Dans ses antécédents, on relève de nombreuses périodes de dépression alternant avec des périodes d'excitation.

L... le reconnaît parfaitement : « Quand je suis déprimé, je suis calme et inodore, à d'autres moments je suis nerveux et embêtant ».

L... a fait deux tentatives de suicide (submersion) dans des circonstances un peu grotesques (petit lac de 60 cm. de profondeur). Il en rit lui-même en le racontant.

Les renseignements fournis par sa femme indiquent que L... abuserait des boissons alcooliques au cours des périodes d'excitation. Au cours des périodes de dépression, nettes tendances hypocondriaques : il consulte des médecins tous les jours, absorbe de nombreux médicaments, fait des fiches relatant son état de santé heure par heure.

Le liquide céphalo-rachidien et le sang sont normaux.

Il paraît s'agir d'un déséquilibré sujet à des phases d'excitation du genre hypomaniaque et à des phases de dépression. Il a présenté dans ses antécédents, neuf périodes d'« épuisement nerveux » c'est-à-dire de dépression mélancolique et plusieurs phases d'excitation psychique avec exaltation affective et imaginative. Cette tendance cyclothymique est donc le substratum des manifestations anormales présentées par notre malade.

Quant aux événements politiques de février qui ont

passionné le malade, quel rôle jouèrent-ils dans l'évolution de sa psychopathie ?

Ont-ils seulement coïncidé avec une phase d'excitation ?

Nous pensons, d'après l'histoire du malade, que l'actualité a joué probablement ici un rôle de déclenchement, et qu'elle a entretenue et majorée cette crise d'hypomanie.

Mais ce qui fait à notre sens le principal intérêt d'un tel malade, c'est qu'il s'est révélé le 5 février comme un sujet « éventuellement dangereux », au D^r Logre, chargé de l'examiner.

L... a été isolé pendant quelques jours et n'a été rendu à sa famille qu'au moment où il cessa d'être en état d'hypomanie proprement dite.

On ne peut donc pas préjuger de ce que L... aurait fait le 6 février au soir Place de la Concorde.

Mais à défaut de cette certitude, des probabilités existent qui nous paraissent suffisamment nombreuses et fortes pour nous engager à retenir ce cas et à l'examiner en vue de savoir si certains hypomaniques ne sont pas particulièrement appelés à donner lieu à des réactions médico-légales graves lorsqu'ils sont soumis à l'excitation d'événements extérieurs, d'ordre politique en particulier.

Certains traits ressortent de cette histoire que le D^r Logre a bien mis en évidence dans son certificat de mise en liberté.

L... est un débile suggestible et naïf : la phraséologie politique apprise par cœur, le psittacisme qui lui tient lieu d'idées personnelles, en témoignent. La lecture des journaux suffit à l'exalter et à faire chavirer cette tête peu solide.

C'est un passionné, enclin aux manifestations d'ordre

politique : chargé de placer des produits pharmaceutiques, il distribue des tracts aux clients et leur tient des discours incendiaires, il porte à l'Elysée une lettre contenant des propos injurieux envers parlementaires et ministres et de vagues menaces envers le chef de l'Etat (à qui il propose d'ailleurs naïvement d'adhérer à sa ligue).

On constate de plus chez ce sujet un élément imaginatif et mégalomane : Il fait le récit des circonstances où il a joué glorieusement le rôle de justicier, il déclare « Je serais un excellent dictateur » et encore « Entre Frot et moi il y a un fossé qui ne sera jamais comblé »

Il convient d'y ajouter sa manie d'être constamment armé et le fait d'être embrigadé dans une ligue politique, ce qui, peut-on dire, le maintient sous pression.

Le Dr Logre fait remarquer qu'il s'agit d'un sujet « plus démonstratif que réalisateur, plus imaginatif qu'actif », Cette notation nous paraît tout à fait juste et bien en accord avec la physionomie générale du personnage. Mais nous restons persuadés qu'un tel sujet, absolument inoffensif en temps ordinaire et lorsqu'il est isolé, serait très capable de se livrer, un jour d'émeute et au milieu d'une foule excitée, à un acte, aussi grave en la circonstance, que serait celui de tirer un coup de feu.

Et en effet :

Suggestibilité, facile tendance à l'exaltation, sentiment de puissance, croyance plus ou moins nette d'être le porteur d'une mission révolutionnaire, ces éléments joints à un caractère passionné qui permettra, le moment venu, la polarisation nécessaire à l'éclosion d'un acte grave : voilà

formé un faisceau de forces convergentes qui font de notre hypomaniaque une bombe toute prête à éclater.

* * *

Si maintenant, nous confrontons cette observation avec la précédente, nous sommes frappés par la ressemblance profonde qui existe entre elles.

Chez tous les deux, il s'agit d'un état d'hypomanie au cours d'une psychose maniaque dépressive.

Délire polarisé sur un thème politique semblable.

Même tendance à l'exaltation affective, même passion pour les manifestations d'ordre politique, et aussi quoique à un degré moins nettement caractérisé chez notre dernier malade, le même élément mégalo-maniaque si singulièrement teinté de messianisme. Leurs réactions aussi sont comparables : ils ont tous deux apporté des missives d'injures, de menaces et d'adjurations naïves à des chefs du gouvernement.

Cette similitude n'est pas, croyons-nous, le fait d'une simple coïncidence. Ne serions-nous pas en présence d'une catégorie de malades distincts des hypomaniaques ordinaires ?

Ce qui est caractéristique de l'état mental des maniaques habituels (nous serions tentés de dire : des maniaques « normaux »), c'est l'affaiblissement de l'attention dirigée, la fuite des idées, l'effervescence imaginative, et par là même, l'impuissance à se représenter les choses d'une manière sentie et vécue.

Chacune de leurs représentations tendant à se continuer en mouvement, ces malades ébauchent mille

actes et n'en achèvent aucun. C'est ce qui fait que des individus aussi remuants ne sont pourtant que des velléitaires. Grâce à l'émiettement ou à la mise en sommeil de leur personnalité, ces malades incapables de concentration, de polarisation, ne sont pas dangereux ; ou du moins, leurs réactions devant les événements sont quelconques et imprévisibles.

Nous pensons avoir montré qu'il en allait autrement chez nos deux hypermaniaques. Ils sont pourtant frappés eux aussi, à quelque degré, de cette paralysie du moi normal, sans quoi ils ne seraient pas des maniaques. Mais il semble que se soit édifiée chez eux, autour de ce sentiment de Puissance et de « Grâce spéciale » dont ils jouissent, une sorte de personnalité parasite ; personnalité embryonnaire, mais fortement polarisée et chargée de ce fait d'un important pouvoir d'action.

Il faut remarquer ici, que l'élément mégalo-maniaque si commun au cours de toute excitation maniaque, ne ressemble pas tout à fait à ce dont nous parlons. Il est le témoin d'un surcroît de force et de vie, la conséquence directe de l'euphorie dont jouissent ces sujets.

Le sentiment de puissance apparu chez nos deux malades, aurait croyons-nous une valeur différente. Il serait le signe d'une modification en profondeur, d'une véritable transformation de la personnalité. Et c'est cet élément surajouté qui commanderait les réactions éventuellement dangereuses, par lesquelles ces malades peuvent répondre aux excitations qu'ils reçoivent des événements d'ordre politique.

CONCLUSIONS

Les observations que nous venons de présenter montrent qu'à une époque donnée, il se trouve un certain nombre de psychopathes, pour subir l'influence des événements qui y sont survenus.

Comment cette influence se marque-t-elle ? Nous croyons pouvoir dire que l'actualité peut exercer une multiple influence sur les psychoses.

1° Le plus communément, elle les colore simplement, en donnant la matière de leurs thèmes délirants à des malades qui déliraient déjà autrement.

2° Parfois elle agit d'une façon plus profonde, encore qu'indirecte, en provoquant des accès d'exaltation ou de dépression, chez des sujets prédisposés.

3° Dans certains cas, un événement approprié peut favoriser le départ d'un délire d'interprétation, en fournissant au malade les premiers éléments de sa conception délirante.

4° Les événements, qui, comme la guerre, la révolution, les catastrophes de toutes sortes, donnent lieu à des émotions très intenses, peuvent provoquer

des syndromes appartenant de façon plus ou moins typique à la confusion mentale.

5^o Si l'on considère l'action des événements, non plus sur la psychose proprement dite et sur ses manifestations délirantes, mais sur les réactions du malade même et sur son comportement ; nous avons vu que certains événements, d'ordre politique notamment, peuvent conduire certains malades (hypomaniaques passionnés que nous avons tentés de définir) à des réactions anti-sociales parfois très graves.

Vu : le Doyen,
ROUSSY.

Vu : le Président de la thèse,
TANON.

Vu et permis d'imprimer :
le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

- LÉVY-VALENSI. — L'actualité et les psychoses (article à paraître dans l'*Avenir médical* en 1935).
- BRIENE DE BOISMONT. — Des hallucinations. Paris, Germer Baillière, 1862.
- HOSPITAL (D^r). — Souvenirs rétrospectifs de 1871 (*Annales 'médico-psychologiques*, 1875).
- DUMAS (Georges). — Troubles mentaux et troubles nerveux de guerre. Lib. Félix-Alcan, 1919.
-

1088. — Imp. de la Fac. de Méd., Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris. — 1-1935
